

Marc Varence

MONEY TIME

1. MÉFIEZ-VOUS DU TEMPS QUI PASSE

Roman



Marc VARENCE

Méfiez-vous du temps qui passe

© Marc VARENCE, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6966-4

Couverture : Dessin : Steven Lejeune

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Un euro ! En achetant ce roman, vous avez indirectement versé cette somme à la Société Protectrice des animaux de Dax et région. En effet, l'auteur s'engage à contribuer au bien-être des pensionnaires à quatre pattes du refuge Médéric en reversant 1,00 € par livre vendu, et cela quel que soit le canal de vente (librairie, salon, internet).

www.spa-dax.com

05 58 91 84 89

« L'humour est la forme la plus saine de la lucidité. »
Jacques Brel

À Kappu, mon cocker américain, au paradis des chiens...

Tout commença lorsque les généraux en retraite, experts en géopolitique et femmes journalistes ukrainiennes succédèrent sur les plateaux des chaînes infos aux épidémiologistes, urgentistes et autres virologues...

LUNDI 19 décembre 2022

À Soustons, dans les Landes, celui qu'on surnommait « Buggy » menait une vie de routine. Une vie de vieux schnock aigri. Légèrement courbé malgré son âge canonique, le vieillard jurait en sourdine, tirant derrière lui un cocker blanchi par ses quinze années à renifler les parcours d'écureuils, sans jamais en rattraper un seul. Chacune de ses journées débutait par sa demi-heure à ronchonner en parcourant le « Sud-Ouest », assis face au zinc de sa brasserie préférée. Ce lundi, l'établissement était exceptionnellement ouvert, pas besoin de se diriger vers l'hôtel du Centre, le plan B du vieil homme, pétri d'habitudes. Du regard, il cherchait sans cesse un nouvel interlocuteur, car la plupart des habitués avaient renoncé à lui adresser la parole. Buggy sirotait son grand crème comme d'autres trempent les lèvres dans un verre d'Armagnac. Avec méthode. Le nonagénaire ne tremblait pas. Il notait des réflexions dans un carnet aux feuilles en papier épais, ressemblant aux parchemins du Moyen Âge. Et opinait tout seul, marmonnant dans sa barbe un « Les salauds ! », rajoutant au passage une phrase que le patron du bar l'avait entendu prononcer mille fois : « Ils prennent les gens pour des imbéciles... Ils ont raison, car la grande majorité le sont ! »

Ses marottes ? La Troisième Guerre mondiale. Le pouvoir de l'argent. Le cynisme des puissants. Il rabâchait ses théories anxiogènes. Le seul sujet qui intéressait ses voisins était sa haine envers le PSG, ou du moins, les propriétaires de ce club. Il passait certes pour un vieux fou, mais au fil des ans, même si les clients du lieu évitaient de débattre avec lui, ils prêtaient une oreille discrète. En plus de vingt ans, la quasi-totalité de ses prévisions parfois jugées loufoques s'étaient avérées incroyablement justes. Mis à part le 11 septembre 2001, il avait tout prédit. Même pour le PSG : « Ils peuvent avoir tout le pognon du monde, ces mecs-là ne gagneront jamais la Ligue des champions ! » Faisait-il allusion aux joueurs ou à la clique d'affidés de l'émir qatari ? Nul n'osait lui poser la question, de peur d'enclencher la machine à paroles et de verser dans ce qu'on appelle « le complotisme ». Mot fourre-tout. Vers neuf heures trente, Buggy pivota, lança un dernier regard vers l'écran plat toujours branché sur CNews et salua poliment l'assemblée. Couché au pied du tabouret de comptoir, Pollux leva une paupière, puis l'autre et, de plus en plus fébrilement, suivit son maître vers la sortie.

Chaque matin, le chien et son maître avaient leurs itinéraires de promenades.

S'appuyant sur son makhila¹, Buggy se déplaçait certes avec lenteur, mais ses gestes paraissaient sûrs, calibrés. Il n'avait quasiment rien perdu de ses cinq sens. Sauf l'ouïe. Mais il compensait son handicap grâce à un sonotone. Ce lundi, jour de marché à Soustons, il prit la direction de la pointe des vergnes, au bord du lac, où il marcha jusqu'à la base de Laurens. Aller-retour. Une sorte d'assurance santé pour le vieil homme. Autrefois, Pollux raffolait de l'activité du lundi, car l'endroit grouille d'écureuils. Il pouvait chasser, sauter à l'eau, gambader dans les hautes herbes et renifler l'arrière-train de copains et copines.

Jean Van Buggenhout, dit « Buggy », né en 1931 en Belgique, est arrivé sur sa terre landaise lorsqu'il avait dix ans. Son père, Alphonse, avait voulu mettre sa famille à l'abri des combats, loin, très loin au sud. N'ayant pas connu les champs de bataille de la Première Guerre mondiale, Alphonse tenait à participer à l'effort de guerre, à l'ébauche d'une résistance en quête d'organisation. Trop jeune en novembre 1918 pour s'engager, car il n'avait pas encore quinze ans. Trop âgé en mai 1940, car il en avait déjà trente-six. D'origine flamande, Alphonse le teigneux trouva refuge d'abord à Morcenx, puis à Soustons. De son père, Buggy a hérité l'asociabilité, le caractère taiseux tant qu'on ne le contredit pas, ainsi que les yeux d'un bleu cobalt.

Buggy ne se rappelait plus ses premières années dans son pays natal. Des bribes. Des images. De vieux clichés amassés dans des boîtes à chaussures. Des cartes postales de la famille. Ni de sa langue maternelle. Quelques mots prononcés en flamand lui paraissaient vaguement familiers. Soudain, Pollux se figea. Il reproduisait de plus en plus souvent cet arrêt net. Ce « Je suis fatigué, on fait une pause. » trahissait une condition physique précaire. Pollux ne comprenait pas. Autant l'homme est conscient de l'âge de ses artères, autant le chien maudit l'injustice de ne plus pouvoir courir, sauter et jouer. Buggy s'assit face au lac. Azur à sa droite, Soustons à sa gauche. Le regard rivé sur la rive opposée. Dans son champ de vision, l'eau étale prête à accueillir les premiers rameurs de la journée, un groupe de canards au rire moqueur et un héron venu se poser sur la berge. Un poisson effectua une cabriole, en guise de défi, à quelques mètres du couple Buggy-Pollux. Peut-être un jeune sandre...

— Mon bon chien. À ta vue, le temps ralentit sa course. S'immobilise un instant, puis repart de plus belle. Tu tentes de déceler l'un des quarante mots que tu comprends... que je t'ai appris. Les mots ne sont que peu de choses lorsque l'immensité des sentiments parle au travers de tes yeux. De tes yeux de cocker.

C'est bien toi mon plus fidèle ami, le seul et unique qui n'ose jamais contredire mes théories.

Buggy parlait un langage châtié, à l'ancienne. Pollux posa sa patte avant gauche sur la chaussure de de son maître. Il se montrait attentif. Comme à chaque fois. Le vieux Buggy souleva sa canne de berger basque et la posa sur ses cuisses. Il poursuivit son dialogue, car il s'agissait bien d'un dialogue et non un monologue.

— Quarante mots... dont « Assis », « Couché », « Panier », « Reste », « Pied », « Promener ». Toujours aller à l'essentiel.

Le chien releva instantanément la truffe, tous ces ordres ou invitations...

— Ton vocabulaire est presque plus étoffé que celui de certaines racailles. Le sens des mots. Leur vibration. Leur origine. Tout est matraqué aujourd'hui, spolié, détruit. Dans quel but ? L'étymologie, tout le monde s'en contrefout. On bafoue l'orthographe. On blesse la grammaire. On réinvente la conjugaison. Les rédacteurs scrupuleux, les éditorialistes impartiaux, apolitiques et les critiques ou correspondants de qualité se font de plus en plus rares. Quant aux journalistes, ceux qu'on surnomme les bobardiens, ils se contentent de copier et de coller, de colporter le mensonge, de se vautrer dans la fainéantise... ou dans la peur de ne pouvoir conserver leur emploi. La confiance jadis inébranlable s'est fissurée au fil des années et des prises de pouvoir successives. Les mots n'ayant plus la même valeur qu'autrefois, il est plus commode de manœuvrer, de manipuler.

Le nonagénaire reprit sa respiration. Le vent lui caressait le visage buriné. Une brise apaisante à l'image du lieu. Qui n'a jamais parlé à son chien ? Qui n'a jamais tenu des conversations philosophiques avec son plus fidèle compagnon ? Qui n'a jamais cru entendre son chien lui poser des questions ? Qui n'a jamais perçu son sourire, son bien-être et la ferveur de son amour ?

Devenu un vieil anonyme, bien éloigné des critères de célébrité d'aujourd'hui, où le talent ne permet plus grand-chose, où le respect dû aux anciens se noie dans un océan de médiocrité, Jean Van Buggenhout avait pourtant connu la gloire quelque cinquante ans plus tôt. Alors écrivain, son roman intitulé « La peau douce du Tyran » avait décroché plusieurs grands prix littéraires, avec pour point d'orgue le fameux Prix Alexandre Dumas. Mais à l'heure de *la civilisation*